

# *Libretto*



ROBERT MARGERIT

LE CHÂTEAU  
DES BOIS-NOIRS

roman

*libretto*

© Éditions Phébus, Paris, 1987.

ISBN: 978-2-36914-344-4

Né le 25 janvier 1910 à Brive-la-Gaillarde, Robert Margerit a été journaliste à Limoges de 1931 à 1941. Il assumera de 1948 à 1952 les fonctions de rédacteur en chef du *Populaire du Centre*, auquel il restera par la suite attaché en tant que chroniqueur. *L'Île des Perroquets*, paru en 1942, de facture impeccable, lui permet d'envisager une carrière d'écrivain qu'il poursuivra avec bonheur en publiant *Mont-Dragon* en 1944, *Le Vin des vendangeurs* en 1946 et *Le Dieu nu* qui obtint le prix Renaudot en 1951. Cette production très riche sera complétée en 1958 par *La Terre aux Loups* puis, en 1963, par une fresque historique ambitieuse, *La Révolution* (quatre volumes), qui reçoit le Grand Prix du roman de l'Académie française. Robert Margerit, enraciné au Limousin dans ses romans comme dans la vie, s'est éteint à Limoges le 27 juin 1988.



*À Georges Charensol  
qui fut pour ce livre l'instrument du destin.*





## I

Les nuages courant au ras du sol dépassaient la voiture haletante et la balayaient de leurs franges. Des squelettes d'arbres, des buissons apparaissaient confusément puis se perdaient entre ces grandes charpies fuligineuses. Tout n'était plus que poudre d'eau, fumée livide crevée ici par un hérisson de ronces, là par un tronc luisant dont les ramures disparaissaient dans le déferlement des vapeurs. Elles se succédaient en flots, en bouffées. Soudain accrochées aux aspérités de la terre, elles s'y déchiquetaient avec fureur. Alors, par leurs déchirures on découvrait la route et, vaguement au-delà, des pentes tumultueuses confondues sous la pluie parmi les effilochures du ciel.

Hélène frissonna. Des gouttes lui tombaient sur les jambes : la voiture faisait eau ; c'était une antique torpédo capotée de toile verdâtre et de mica jauni. En voyant, à leur descente du train, Gustave sortir d'un garage cette guimbarde, la jeune femme n'avait pu contenir sa surprise.

– C'est ça, votre auto !

Il avait répondu oui, placidement, comme si la possession d'un tel véhicule eût été la chose la plus naturelle. Depuis, ils se taisaient tous deux. Gustave ne s'était jamais montré loquace. D'ailleurs comment eût-on bavardé dans un pareil tintamarre !... Les portières cognaien ; les garde-boue, le capot brimbalaien avec un bruit de ferraille. Secouée,

assourdie – elle qui était accoutumée aux somptueuses voitures de ses cousins –, investie par l'échevellement de cette grisaille froide et frénétique où toute forme sombrait, Hélène croyait s'engloutir, au bruit et dans les convulsions d'un cataclysme définitif.

Elle poussa un soupir. Comment Gustave put-il le percevoir? Il se pencha vers son oreille.

– Nous arrivons.

Sa voix lente, alourdie par l'accent du terroir, défilait le vacarme et le traversait paisiblement, rendant du calme à la voyageuse. Gustave lui couvrit de sa main le genou.

– Voici Saint-Rémy.

Dans la brume tout à coup déchirée, un clocher jaillit au-dessus d'une masse d'arbres sans feuilles. Une tour en ruine, les maisons superposant des faîtes escarpés – avec leurs encorbellements hasardeux, leurs pans de torchis à croisillons – évoquèrent soudain dans le fantastique crépusculaire le rêve des plus fougueux lavis de Victor Hugo ou ces hallucinations moyenâgeuses auxquelles se complut le génie de Gustave Doré.

Étagée haut sur ses pentes, hérissée de pignons et de toitures pointues, la petite ville crevait le brouillard, détournait les nuées. Un peu obscure dans la nuit montante, mais particulièrement nette après cette traversée d'un univers fantomatique, elle apparaissait comme une île de réalité surprenante et bienvenue à la fois. Hélène vit la place sous les ormes, devant l'église, la grand-rue bordée d'un parapet de schiste longeant d'âpres berges au fond desquelles blanchoyait un torrent; elle s'émerveilla devant ce pittoresque dont l'inactualité l'inquiétait cependant un peu.

– On se croirait au Moyen Âge!

– Mm mm, fit simplement Gustave.

Peut-être n'avait-il pas entendu.

Les nuages traînaient aux angles des toits leurs haillons

sans cesse emportés dans le furieux moutonnement du ciel : des lambeaux qui devenaient tout noirs en passant sur une dernière clarté dont la bourgade se nimbait au couchant. Ce reste de jour – lorsque, après avoir traversé Saint-Rémy, Gustave tourna pour prendre l’allée marquée par deux vieux piliers en granit, qui montait à la Vernière –, ce reste de jour dessina dans la bruine, par-dessus les dentelures des chênes, la silhouette du « château ».

C’était une bâtisse rustique, en partie fortifiée, vétuste et pourtant singulièrement réelle, comme le bourg. Elle avait conservé les défenses de sa porte, ses murs puissants, percés de meurtrières. Vue ainsi d’en bas, à contre-jour, pesamment accroupie sur la colline que couronnait sa masse sortant des Bois-Noirs défeuillus, elle gardait un aspect encore redoutable. Ses murailles de schiste noir et gris, ce lourd toit d’ardoises dépassé par deux tours flanquantes puis, un peu plus loin, par une échauguette en poivrière, cette pesante architecture qui évoquait bien davantage la prison que la gentilhommière suscitaient dans le crépuscule, déjà en lui-même suffisamment sinistre, les pires idées de désolation et d’irréremédiable ensevelissement.

Hélène était confondue. Si la voiture l’avait surprise, cet incroyable « château » la pétrifiait. Sous le ciel de mauvais rêve, une atmosphère tragique semblait envelopper cette demeure tout ensemble obscure et blafarde, moins inquiétante par son appareil guerrier, maintenant dérisoire, que par les funestes impressions dont elle assaillait l’âme. Nulle clarté d’une lampe témoignant de vie, d’intimité, de chaleur ne rompait l’aridité des murs ici ténébreux, là livides dans le jour froid, déjà mort mais qui restait comme fixé sur eux : terne et opaque regard jeté par un spectre sur la maison de quel crime?...

Dans l’allée montante, labourée d’ornières, sous les chênes dont les branches s’entrecroisaient très bas, il faisait noir.

Gustave alluma les phares. Leur lueur misérable, à demi dissoute dans la fausse nuit et rayée par la bruine, montra vaguement le porche aux formes massives qui défendait autrefois l'entrée. Ses vantaux avaient disparu ; surplombé par d'obscurs encorbellements, il ouvrait sur une cour où l'eau s'étalait entre les pavés cahoteux, sur une perspective de granges et de fumier, son cintre béant. Le vent s'y engouffrait, brassant une âcre odeur d'étable. Des molosses que l'on entendait tirer sur leurs chaînes aboyaient féroce ment quelque part dans l'ombre, et ces hurlements mirent le comble au malaise de la jeune femme. L'angoisse lui plombait la poitrine, la clouait à son siège : impossible de descendre et plus encore d'entrer dans cette terrifiante maison. C'était pire que tout ce qu'elle avait pu craindre lorsque, songeant parfois à ce que serait sa vie à la Vernière, elle s'inquiétait confusément.

Gustave lui tenait la portière, Mme Dupin s'avançait, abritée sous le parapluie qu'élevait à bout de bras une servante boiteuse. Hélène fit effort pour dominer son trouble, elle essaya de sourire à sa belle-mère.

– Ma pauvre petite ! s'écria la vieille dame en l'embrasant. Venez vite !

Elle l'entraîna dans un couloir qui sentait la pierre rongée. Elles traversèrent des espaces obscurs où leurs pas sonnaient sur des dalles. Une porte grinça.

– Mon petit salon.

Chaleur, lumière intime. La jeune femme installée dans une bergère au coin du feu, Mme Dupin versa du thé, se pencha sur l'âtre. Après tant d'odeurs tristes et glaçantes, un parfum de pain chaud emplit délicieusement les narines d'Hélène. Elle revenait à la vie, sa tasse lui réchauffait les mains, sa gorge se desserrait. Elle but, mordit dans du pain bis grillé et s'aperçut qu'elle mourait de faim. Souriante, sa belle-mère lui passait une à une des rôties au miel et la regardait reprendre des couleurs.

– Ça va mieux, mon petit?... Vous n’avez pas eu de chance : le pays n’est pas toujours aussi lugubre, vous savez !

Hélène ne se forçait plus pour lui rendre son sourire : avec une émotion pleine de gratitude elle la retrouvait exactement telle qu’elle l’avait aimée dès le premier instant, lorsque la vieille dame était arrivée à Paris pour les fiançailles. Elle n’était restée que trois jours, et quatre, plus tard, au moment du mariage ; il n’en avait pas fallu davantage pour que sa belle-fille lui vouât une affection faite de la plus tendre admiration et de respect.

Mme Dupin avait dû être fort belle. Elle l’était encore, d’une autre manière, sous ses cheveux blancs, avec ses yeux très noirs. Son visage grave, attentif comme celui de Gustave, laissait paraître cependant quelque chose de plus doux : plus de sensibilité peut-être ou simplement la fleur d’une inflétrissable féminité. Grande et mince dans ses vêtements de veuve, portant pour tout ornement sur ce noir strict le sautoir en or qui soutenait son face-à-main, elle fournissait l’image d’une majesté infiniment humaine.

On ne pouvait assurément qu’être heureux auprès d’elle. Hélène reprenait confiance : tout concourait à la reconforter ; ne goûtait-elle pas à présent la tiédeur d’une intimité qu’elle avait trop vite désespéré de trouver entre ces murs ! Les reflets de la lampe doraien la tenture : une étoffe ancienne dont les rames foisonnaient dans la pénombre comme une chaude végétation automnale. Le feu, menant haut sa danse dans la cheminée timbrée du blason familial, projetait ses lumières et des ombres au plafond de bois peint. Derrière les volets, le vent tourmentait des arbres. Son bruit de houle traversé par des battements sourds et d’inexplicables cris grinçants rendait plus sensible la quiétude, dans la pièce ; mais Hélène eût été plus à l’aise s’il n’y avait eu cette rumeur qui lui rappelait la sauvagerie du dehors, sa présence assiégeante. Cette obscure turbulence maintenait au sein de son bien-être actuel le

sentiment de la crainte qu'elle nourrissait depuis son mariage. Elle ne savait pourtant pas alors dans quel singulier pays elle allait émigrer ni quel étrange « château » l'y attendait. On lui dépeignait la Vernière avec de tout autres couleurs ; elle avait vu les photos d'une charmante façade XVIII<sup>e</sup> siècle, des cartes postales des environs. Ses cousins étaient très emballés. Elle pensait évidemment qu'elle pourrait se plaire là, tout en redoutant néanmoins de s'installer dans cette maison. Comment y vivrait-elle près de quelqu'un qui semblait, avant même de la connaître – et sans avoir voulu rien faire pour la connaître –, la considérer comme une ennemie !

Pendant son voyage de noces, la question s'était effacée – pour revenir, plus obsédante à mesure que se rapprochait une inéluctable rencontre. Elle en avait exprimé son appréhension à Gustave, plusieurs fois durant ces derniers jours ; il s'était borné à répondre, avec son laconisme habituel et ce calme qu'elle aimait :

– Il n'a rien contre vous, je vous l'ai dit. D'ailleurs vous le verrez peu.

Elle eût souhaité plus de précisions mais ne voulait pas importuner son mari. Elle avait confiance en lui et pensait bien qu'il n'aurait pas accepté de la faire vivre dans un milieu où elle eût risqué d'être malheureuse. Pourtant elle ne pouvait se délivrer d'une inquiétude lancinante. Les impressions de son voyage en voiture, sa découverte de la Vernière ni les féroces abois des dogues n'étaient pas faits pour la dissiper.

La porte s'ouvrit, Hélène se retourna nerveusement ; ce n'était que Gustave. Sa mère lui offrit du thé, il refusa d'un signe. Debout derrière sa femme, la dominant de son imposante stature, il lui mit la main sur l'épaule sans mot dire, puis s'assit et demeura silencieux tandis que Mme Dupin questionnait Hélène.

– Parlez-moi de votre voyage. Qu'avez-vous vu ?

– Oh, tout : Florence, Rome, Naples, Capri, les lacs...

Ces souvenirs l'animèrent. Elle avait été très heureuse, se sentant cette fois vraiment engagée, responsable d'un être dont le bonheur dépendait d'elle et qu'elle désirait ardemment comprendre, satisfaire, aider. Elle portait leurs chances dans ses mains. C'était à la fois intimidant et exaltant. Tout entre eux – pensées, actes, paroles – prenait une importance éblouissante qui répondait à l'attente de ses instincts. Et son mari se confirmait tel qu'après les longues incertitudes d'avant leurs fiançailles elle avait fini par le concevoir : un homme lourd, un peu fruste, malhabile à s'exprimer, mais profondément naturel et bon. Son flegme, quand on s'y était accoutumé, devenait une source de calme communicatif. Mais Gustave n'en restait pas moins capable de violences bienvenues aux heures où une femme appelle de tous ses sens la force de l'homme. On n'eût point imaginé que ses mains épaisses fussent alors aussi vives, multiples, souples, si sensibles et adroites. Sans doute ne pouvait-il passer pour séduisant avec sa face trop large, ses paupières gonflées, sa pesante mâchoire ; pourtant Hélène trouvait maintenant une sorte de beauté, ou du moins une puissance émouvante, à ce visage pâle et attentif qui ressemblait, en dépit des cheveux grisonnants sur les tempes, à une figure d'enfant trop vite grandi.

Mme Dupin écoutait sa belle-fille. Si elle éprouvait quelque surprise à la découvrir aussi manifestement ravie par ses souvenirs de jeune mariée, alors qu'elle avait craint de la voir arriver d'Italie déçue et triste, rien n'en paraissait à travers son sourire seulement un peu plus affectueux. Elle jeta un regard sur son fils. Il ne semblait pas avoir changé. Mais avec cette figure sur laquelle ne se lisait jamais rien !...

Muet dans un fauteuil, confirmant simplement parfois d'une inclinaison de la tête ce que disait Hélène, il contemplait minutieusement son profil cerné par la lumière un peu clignotante. Sur les reliefs, au milieu des plages d'ombre

jouaient les reflets du feu. Délicieux contours. Pureté du front, de la bouche aux souples sinuosités. Deux yeux brillant sous la frange des cils. Il y avait une jeunesse rieuse dans les hautes pommettes et quelque chose de mutin, d'impertinent dans le dessin du nez. Des fossettes se creusaient, s'effaçaient, revenaient au coin des lèvres. Une grâce printanière, préservée, et la maturité de la trentaine toute proche se disputaient ce visage, ce corps bien fait pour plaire à un quadragénaire qui, d'instinct, n'aimait pas les choses trop neuves.

Il écoutait la voix de sa femme, saluait çà et là certains mots qui lui rappelaient à lui aussi des heures agréables. Le séjour en Italie, comme ses longues absences auparavant pour « faire sa cour » à Hélène, à Paris, lui avait procuré une sensation de liberté, un renouvellement inattendu ; malgré tout, il sentait le besoin de regagner au plus vite sa bauge. Il ne regrettait pas le vieux décor de ses habitudes, mais il lui fallait – quoi qu'il pût concevoir confusément d'une néfaste influence – retrouver cette solitude, les épaisseurs brumeuses autour de la maison, la chasse volante du vent dans la nuit hantée, ces tremblements produits par quelque volet mal clos, l'inlassable tap-tap d'une branche heurtant à une fenêtre comme une main obstinément implorante, ces plaintes de l'air qui passe à travers les meurtrières, qui remue d'antiques débris dans les greniers, le funèbre cliquetis d'ossements égrené par les ardoises frémissant sous la bourrasque, et les grands cris sourds et grinçants des girouettes rouillées. Depuis toujours le ronflement du vent, ces gémissements, ces clameurs obscures berçaient son repos. Il s'endormait mal hors de cette rumeur, en somme pacifiante ; il y avait en lui, peut-être malgré lui à présent, le besoin instinctif de la percevoir vaguement comme une présence, comme une preuve, dans les transparences du sommeil.

Mme Dupin emporta le plateau du thé. Gustave se rapprochant de sa femme lui prit la main sans rien dire. Hélène



sourit. Elle croyait savoir ce qu'il ressentait, quelle tendresse confiante, quelle gratitude il voulait lui témoigner – et peut-être aussi s'excuser des pénibles surprises qu'elle avait eues. Si, du moins, il s'en était rendu compte ! Car il eût pu la prévenir que la voiture était un affreux tacot et le « château » d'apparence peu réjouissante ; mais ces choses ne devaient avoir aucune importance pour lui, si insensible aux contingences. Cette indifférence à tout ce qui n'est pas l'essentiel des gens et des choses procurait à Hélène, excédée de snobismes, un vrai bain de fraîcheur. Elle ne comprenait pas que quelqu'un n'aimât point cet être simple et bon. Comment son frère ne l'appréciait-il pas ! Comment avait-il pu refuser d'assister à ses fiançailles, à son mariage ? Ils ne s'entendaient pas, avait-on dit pour expliquer cette abstention difficilement justifiable. Était-il possible de ne pas s'entendre avec Gustave ! Quel homme difficile fallait-il que fût ce mystérieux Fabien, pour se brouiller avec un aîné si paisible !...

L'appréhension de sa rencontre avec son beau-frère qui allait évidemment entrer d'un instant à l'autre ressaisissait la jeune femme. Gustave lui avait dit que c'était un garçon poli : ses manières resteraient donc probablement courtoises ; elles n'en seraient pas moins pénibles. Sans connaître ses traits elle imaginait leur expression glaciale, le venin de son regard, toute une hostilité concentrée, coupante. Aurait-elle le courage de supporter cette présence correcte et barbelée qu'elle devrait subir jour après jour avec le sourire ?...

Elle voulait questionner son mari, obtenir une nouvelle assurance, un peu plus de détails ; mais comment reprendre encore ce sujet sur lequel il s'était prononcé d'une façon aussi définitive que sobre ! Gustave avait parfois, quand elle parlait trop, une manière de la regarder avec des yeux soudain incroyablement vides et un calme comme rassemblé, granitique. Dans cette masse de flegme, derrière l'opacité de ces prunelles se cachait, c'était certain, un mépris

d'homme, inaccessible à toutes les faiblesses, pour la frivolité des femmes. Hélène se sentait alors très puérile. Elle redoutait de s'attirer ce regard pire que la plus sévère réprimande et qui l'impressionnait. Quand Gustave se séparait d'elle ainsi, lui devenant tout à coup étranger, sa puissance de grand mâle quasi sauvage lui faisait un peu peur.

Mme Dupin rentra. En l'entendant revenir, Gustave avait lâché la main d'Hélène.

– Il a fallu que je reste à la cuisine, dit la vieille dame. Nous ne sommes pas très bien servis : on ne peut plus remplacer les vieux domestiques, aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Personne ne faisait la moindre allusion à Fabien. Gustave et sa mère s'étaient-ils donné le mot pour n'en point parler?... Hélène croyait sentir dans les propos de sa belle-mère un effort, une sorte d'application. S'évertuait-elle seulement à meubler le silence que Gustave ne semblait pas se soucier de remplir ?

Brusquement, la jeune femme pâlit. On grattait à la porte. Cette fois, c'était Fabien !

– Nous ne parviendrons jamais à éduquer ce garçon, fit Mme Dupin avec un sourire d'excuse.

– Entre, lança-t-elle – et, comme la porte s'ouvrait, elle ajouta : Allons, viens que je te présente.

Un personnage étonnant s'avança, vêtu de grosse étoffe paysanne dans laquelle il paraissait endimanché. Ce qui frappait en lui dès l'abord, c'était sa tête énorme, chevaline. Des oreilles décollées en augmentaient encore l'importance, et néanmoins sa figure était maigre : deux plis soulignant l'accentuation des pommettes descendaient rejoindre le menton, veule ainsi que le nez long et mou. Sa tignasse, d'un roux délavé, ressemblait à une perruque de barbe de maïs ; là-dessous il montrait un teint sans couleur, pâle et enfumé à la fois. Avec cette peau d'aspect plâtreux, sa bouche sans lèvres, ses sourcils à peine apparents – mités, pensa Hélène –,

on eût dit un Pierrot malsain, peut-être lépreux. Elle ne put réprimer sa répulsion. Pourtant cet homme n'avait pas l'air malade, il semblait au contraire plein de force – mais lente en quelque sorte et sournoise.

– Voici Antoine, notre factotum, déclara Mme Dupin. Antoine est le frère de lait de Gustave. Les Bourdérias nous servent depuis des siècles ; c'est un usage immémorial que nos fils soient nourris par des femmes de cette famille.

Elle aurait dû dire *c'était*, car, à la naissance de son second fils, elle avait rompu révolutionnairement avec cette tradition en décidant d'élever Fabien elle-même. Révolte grosse de conséquences.

Inclinant lourdement sa tête devant la jeune maîtresse, Antoine marmonnait des souhaits indistincts. Elle se contraignit pour lui faire bon visage et le remercia au hasard. Peut-être devait-elle lui tendre la main ? Ce geste excédait ses forces. Bien qu'elle fût presque reconnaissante à ce rustre de n'être qu'un domestique et non pas son beau-frère, comme elle l'avait craint, il la glaçait d'une impulsive horreur. Quant à Fabien, le mystère, l'attente continuaient, de plus en plus énervants.

Pourtant il allait bien falloir qu'il se montrât enfin ! On passait dans la salle à manger. Hélène fouilla fébrilement des yeux la pièce basse et sombre sous les poutres d'un plafond de bois presque noir. Immense, avec un dallage inégal, des murs en pierre brute, elle était, dans sa rudesse, non moins surprenante que le « château », au premier aspect duquel elle correspondait exactement.

La cheminée béante où le feu de bûches semblait perdu provoquait un tel courant d'air que l'on devait en défendre par un paravent le milieu de la table massive, si longue que ses extrémités disparaissaient dans la pénombre. Seule la partie servie recevait la lumière – dont ici on remarquait l'insuffisance.

– Nous faisons notre courant nous-mêmes, à la fabrique, expliqua Mme Dupin.

Hélène se souciait peu de l'électricité; ce qu'elle observait, c'est qu'il n'y avait personne dans ce cercle de clarté jaunâtre et tremblotante, pauvrement dispensée par une «suspension» à globe de porcelaine, qui jurait avec le reste de l'ameublement. Hormis ce lustre saugrenu, tout dans la salle appartenait au temps fruste et brutal où elle avait été bâtie : tout – depuis les vitraux verdâtres qu'une vague clarté de lune, perçant à travers les nuages, rendait par moments phosphorescents, les sièges de bois, les bancs dans la cheminée, les grands landiers à coquille, l'horloge au cadran de cuivre, debout dans sa gaine en châtaignier et qui battait au loin avec un bruit de fer jusqu'aux dressoirs prévus pour des tablées de cinquante convives, aux armes, aux pièces de harnois guerrier accrochées aux murs comme elles l'étaient jadis pour qu'on pût les boucler rapidement sur le buffle au premier cri d'alarme. Leurs aciers piqués luisaient encore dans la faible lumière, exactement comme ils devaient briller aux reflets des chandelles de suif.

Là-bas, au fond, dans l'ombre, on devinait, collé au mur, le départ d'un escalier de bois; mais personne ne le descendit, personne n'entra tandis que Gustave, sa mère et Hélène s'avançaient vers la table. La jeune femme vit alors que le service comportait seulement trois couverts – des couverts de magnifique vaisselle plate.

Son beau-frère ne paraîtrait donc pas! Avait-il l'habitude de manger seul? Vivait-il séparé du reste de la famille au point de mener son existence entièrement à l'écart, dans une autre partie de la maison?... Elle se souvint que Gustave lui avait dit : «Vous le verrez peu.» C'était ça! Comment n'y avait-elle pas songé!...

L'idée qu'elle n'aurait pas à subir deux fois le jour une présence dont elle avait tant redouté l'hostilité la soulageait

de sa crainte la plus formelle. En revanche, la salle obscure et froide, cette maigre tablée perdue sous une étoile de lumière triste au milieu de ces espaces où, comme dehors dans la brume, tout s'engloutissait même les voix, noyées – doublées d'un étrange écho éteint, de sorte que chaque phrase s'accompagnait plaintivement, quelque part au loin, d'un soupir –, la rendaient à l'impression d'ensevelissement qui l'avait si péniblement oppressée à la vue de la Vernière noire et inhumaine sous le ciel tragique. Maintenant, au cœur du « château », cet incroyable monde désamarré, à la dérive des siècles, lui faisait l'effet d'un rêve du temps. Elle semblait dans cette antiquité ténébreuse, dans des âges de silence cernés par les clameurs qui battaient lugubrement les murs.

La figure d'Antoine flottait dans l'ombre comme un fruit de la nuit monstrueux et blême. Il menait d'un dressoir à la table un manège feutré de chauve-souris, passant les plats sans jamais relever ses paupières. On eût pu croire qu'il ne voyait rien, mais ses mains aux ongles de corne, noircies et déformées par les travaux paysans, étaient toujours exactes à remplir un verre ou à fournir du pain quand on allait en manquer. Cette clairvoyance d'un regard caché faisait passer un frisson entre les épaules d'Hélène. Elle jetait de furtifs coups d'œil vers son mari qui mangeait placidement, laissant à sa mère le soin de parler. Il regardait parfois sa femme sans paraître se douter le moins du monde de son trouble.

En le voyant si paisible, si parfaitement tel qu'il était hier, à la même heure, dans un restaurant de Nice, tel qu'il lui avait toujours semblé depuis leur première rencontre, elle se ressaisit et se reprocha sa panique. À quelle faiblesse se laissait-elle aller ! Certes, tout ici était vraiment trop inattendu. Mais dans cette excessive singularité tout n'était pas effrayant ; elle offrait en contrepartie ses charmes et de réconfortantes élégances : par exemple cette vaisselle d'argent aux armes des Dupin, les beaux verres en cristal, la nappe incrustée de

vieille dentelle. Au dessert, des couverts admirables émerveillèrent la jeune mariée.

– Ils sont en vermeil? demanda-t-elle naïvement.

– En or, répondit sa belle-mère, amusée. Ça fait partie du trésor de la famille.



En quittant la table, Mme Dupin dit à son fils de montrer les chambres à Hélène. Acquiesçant d'un signe, il conduisit sa femme vers l'escalier qui partait au fond de la salle et aboutissait à l'étage, au milieu d'un couloir qu'une ampoule éclairait faiblement. Gustave ouvrit une porte dans la pénombre, tourna un interrupteur: une pièce apparut, basse, avec un tapis sur le plancher ciré, des boiseries rechampies, une cheminée en pierre blanche. Le lit d'angle était tendu et encourtiné de cretonne. On avait déposé les malles venues directement de Paris et les valises devant une belle lingère marquetée. Hélène s'exclama, étonnée agréablement cette fois.

– J'ai fait repeindre, dit sobrement Gustave. Ma mère a choisi les meubles dans la maison. Si d'autres vous vont mieux, montrez-les à Antoine.

– Ceux-ci sont très, très bien. Cette chambre est charmante comme ça; elle me plaît beaucoup.

– J'habite à côté.

Il poussa une porte de communication, au pied du lit. Hélène vit une pièce plus vaste, aux murs tristes, cheminée peinte en noir, profonde alcôve. Tout y avait un air décrépît – sauf un grand bureau-secrétaire Louis XIV, en bois fruitier, qui s'appuyait au mur entre les deux fenêtres pour le moment obscures: un meuble d'une très noble architecture, sobrement orné de poignées en cuivre; mais des paperasses entassées encombraient l'abattant.

– Quel désordre! fit Hélène en riant.

– Mm mm. Correspondance en retard.

Gustave prit dans la niche du bureau un étui dont il sortit une pipe en écume – une de ces grosses pipes à sujet, comme on n'en a plus sculpté depuis la fin du Second Empire.

– Nous descendons?... En passant, ajouta-t-il dans le couloir, nous verrons l'Anna.

C'était sa nourrice, la mère d'Antoine, la boiteuse qu'Hélène avait entr'aperçue en descendant de voiture. Noire, maigre, ses cheveux blancs tirés, serrés dans le mouchoir des veuves, vive et déhanchée, elle régnait sur une cuisine sombre, sale, où étincelait cependant la batterie de cuivre. Ses petits yeux sans cesse en mouvement semblaient pointus. À elle seule, elle compensait par sa loquacité le quasi-mutisme de ses deux nourrissons. Elle noya Hélène sous le flux de ses souhaits. *On* espérait que la jeune maîtresse aurait bien du bonheur céans avec le maître : un homme comme *on* devait être contente d'en avoir, un brave *drohier*, un...

– Vieille pie, coupa-t-il froidement.

Il prit sa femme par le bras. Mme Dupin les attendait dans le petit salon. Antoine avait servi des infusions. Gustave bourra sa pipe – Hélène ne pouvait s'empêcher de la trouver ridicule –, s'installa et, tirant de lentes bouffées, se mit à parcourir *L'Éclair* de Clermont, qu'il pêcha dans la corbeille à ouvrage de sa mère. Elle tricotait. On n'entendait plus que le cliquetis de ses aiguilles – et le vent, infatigable.

– Il aurait grêlé ici? dit Gustave au bout d'un moment.

– Oui, le jour des Cendres. Il n'y a pas eu de mal.

Un peu plus tard, Mme Dupin reprit la parole pour signaler qu'il était arrivé un petit accident au père Girodias : il avait eu deux doigts « un peu écrasés par l'un des pilons ».

– Ah! fit placidement Gustave.

Hélène se sentait retranchée. Les mains vides, abandonnées sur ses genoux, elle percevait lourdement le poids de la maison, l'épaisseur de cette atmosphère où chacun s'enveloppait

comme d'un rempart de ouate. Apparemment, Gustave ne s'intéressait pas à ce qu'avait dit sa mère ; elle-même semblait n'avoir parlé que par acquit de conscience. Fatiguée sans doute par ses efforts pour entretenir la conversation, elle se retirait maintenant en soi-même. Cette veillée donnait bien moins l'impression d'une soirée familiale que de la réunion de trois solitudes, et dans cet isolement individuel, Mme Dupin changeait un peu d'aspect. Hélène songea brusquement que son amabilité immédiate, facile, peut-être superficielle, était susceptible d'abriter – sinon de dissimuler – un caractère beaucoup moins accessible et beaucoup moins certain. Les yeux baissés sur son tricot, la vieille dame n'offrait plus aux regards qu'un visage singulièrement lisse, pur, désert, dont la majesté pouvait bien être aussi secrète que la lourdeur de Gustave. La mère et le fils partageaient le même goût du silence, c'était normal ; mais si Hélène trouvait naturel et appréciait chez son mari son flegme – il ne le séparait pas d'elle, d'autres moyens d'expression, de contact, les chemins de la chair, leur restaient libres –, elle s'inquiéta en découvrant cette imperméabilité insoupçonnée chez sa belle-mère : cette faculté soudaine d'absence. À sa compréhension de Mme Dupin, à son affection pour elle s'offrait seule l'amabilité si simple et bonne que la vieille dame avait manifestée dès l'abord. Cette porte unique entre elles pouvait se fermer !... Hélène trembla. Que serait sa vie dans cette maison si sa belle-mère ne l'aimait pas vraiment de tout cœur ?...

Mais elle réagit aussitôt. Elle se laissait influencer par la gêne inévitable en cette première soirée ! Toutes ne seraient pas ainsi : ce soir elle était désœuvrée, elle n'avait pas fait sa place, pas encore pris des habitudes ; demain elle aurait elle aussi un ouvrage et, comme sa belle-mère en ce moment, laissant ses mains travailler mécaniquement, le visage vide d'expression et l'esprit d'inutiles pensées, elle s'emplirait de ce calme qui couronne les journées régulières et tranquilles.



« Et puis, pensa-t-elle non sans quelque mélancolie, sans doute viendra-t-il un temps où d'un ton apparemment inintéressé – mais l'est-il réellement ? – je demanderai moi aussi s'il a grêlé pour les Cendres, ou je signalerai que le père Girodias a eu un "petit accident". »

Elle ne regrettait pas ce qu'elle avait quitté : cette existence vide. Néanmoins elle ne pouvait oublier si vite – surtout ce soir – qu'à cette heure-ci, d'ordinaire, elle s'habillait pour aller au spectacle, au concert, à un vernissage « aux chandelles », parfois à quelque conférence car ses cousins supportaient même une conférence, à condition qu'elle fût de celles où *il faut* être vu. Leur snobisme avait été la grande chance de Gustave. M. et Mme Olivier – surtout Madame – n'eussent jamais laissé Hélène épouser un provincial, ni beau ni distingué, par surcroît ; mais il s'appelait Dupin de la Vernière, il possédait des hectares, une usine, un château. On admira des photos : une noble façade Louis XV, avec une terrasse à balustres donnant sur les ombrages d'un parc. Un notaire clermontois répondit à celui des Olivier que les Dupin, une très ancienne famille, jouissaient en effet d'une solide situation terrienne. Trop heureux de caser ainsi une filleule pas tellement facile à placer – elle était sans fortune et ils n'avaient jamais envisagé de lui faire apprendre un métier –, les Olivier ne poussèrent pas plus loin les vérifications. Il fallait sauter sur ce « chopin », comme disait Madame. Elle félicitait Hélène – qui ne partageait pas son enthousiasme. Cet homme massif, en tout point différent des dilettantes dont elle avait la nausée, l'intéressait mais la déroutait. Il faisait un contraste extrême avec les rares hommes qui eussent, jusque-là, pu lui plaire, et avec le seul en qui elle ait cru, un moment. Si elle se sentait attirée par sa puissance, si sa simplicité quasi primitive – évocatrice d'une vie tellement plus vraie que le perpétuel guignol parisien – la charmait, il l'inquiétait d'autre part. Quelque chose d'indéfinissable émanait de sa pesante

personne ; il y avait dans sa patience, dans son attention taciturne et son obstination, une force de sensualité obscure que la jeune fille percevait sans la connaître et qui la troublait. Elle résistait à une fascination dont elle ne concevait pas la cause. Le premier jour où elle sentit la main de Gustave sur elle – ils se promenaient, un matin, au Bois ; pour la diriger vers les sentiers qui bordent le lac il la prit au-dessus du coude, épousant de toute sa paume la rondeur du bras nu –, cette étreinte gauche et pourtant souveraine l'éclaira sur-le-champ : elle se rendit compte que la mystérieuse emprise était simplement faite du désir de cet homme pour elle et de sa propre soumission à ce désir. La main de Gustave répandait en elle une chaleur, une faiblesse heureuse. S'il la prenait contre lui et l'embrassait, elle n'aurait aucune velléité de refus. Dès lors, elle le vit d'une façon bien différente ; cependant elle craignait encore qu'un tel lien ne suffît pas à produire une communauté complète entre elle et cet être enlisé.

Mais quand, familiarisée avec lui par des mois de fiançailles, elle l'accepta enfin pour mari, sa particule, ses possessions, l'état de sa fortune n'entraient pour rien dans cette décision ; elle se donnait à Gustave parce que sa patience envers elle l'avait convaincue qu'il l'aimait profondément, et parce qu'elle aimait son calme, sa vérité, la bonté peu à peu découverte sous sa lourdeur.

Évidemment, elle avait cru épouser quelqu'un d'un milieu semblable au sien – hormis le snobisme ; elle s'attendait aussi peu à tomber dans une forteresse rustique, ensevelie sous les brouillards, qu'à trouver cette ferraille en guise de voiture, mais ce n'était pas ce qui comptait, après tout. D'ailleurs Gustave et elle ne resteraient pas constamment ici : il la mènerait de temps en temps à Clermont, à Vichy ; ils feraient des séjours à Paris ; ils iraient en vacances sur la Côte d'Azur où ils s'étaient promis de retourner. Enfin, elle disposait d'une chambre charmante ; elle y passerait de tranquilles heures à

lire – son plaisir favori. « Et peut-être que la maison recelait d'autres pièces agréables », pensa-t-elle.

Sa belle-mère la tira de sa songerie en lui demandant si elle jouait au bridge.

– Le moins possible.

– Dommage ! Dans notre pays perdu, c'est une ressource. L'été, nous en avons quelques autres : les excursions, la pêche aux écrevisses. Peut-être montez-vous à cheval ? ajouta la vieille dame avec un bref regard vers son fils.

– Un peu.

Mme Dupin parut hésiter puis, rapidement :

– Fabien a des chevaux.

Le silence recouvrit cette déclaration. Hélène fit : « Ah ! » et ne sut que dire.

Au bout d'un instant Gustave plia le journal, posa sa pipe et remarqua d'un ton tranquille :

– Je regrette qu'il n'ait pas été là pour saluer Hélène.

– Il le regrettera beaucoup aussi, répliqua Mme Dupin. Il est parti avant que je reçoive la lettre annonçant votre arrivée.

Elle semblait tenir à mettre les choses au point, nettement. Sa réponse était très simple, néanmoins il parut à Hélène qu'elle masquait une tension. Sa belle-mère avait probablement cherché une occasion de parler de Fabien. Mais pourquoi ? Fallait-il donc une occasion pour l'évoquer ?

Gustave ne fit aucun commentaire ; pour lui, de toute évidence la question était close. Avant qu'Hélène rendue à ses perplexités ait pu décider si elle devait ou non s'enquérir de l'endroit où se trouvait Fabien, il se leva en lui proposant de monter : elle voudrait sans doute « ranger un peu » dès ce soir.

Dans sa chambre on – qui, sinon Antoine ? – avait allumé du feu. Elle entreprit d'ouvrir ses bagages, distraitement. Ne pouvait-elle tout de même poser la plus naturelle des questions ?

– Votre frère est en voyage, à ce que j’ai cru comprendre, se hasarda-t-elle à dire.

– Mm mm.

– Où donc ?

– Clermont, probable.

– Pour longtemps ?

– Je ne sais pas.

Immobile au milieu de la pièce dans la lumière tremblotante, il répondait avec indifférence, regardant sa femme se pencher sur les valises, souple et ronde, les hanches moulées dans sa robe.

– Laissez ça. Vous rangerez demain.

– Mais !...

– Couchons-nous.

Elle rougit un peu puis sourit, complaisante à cette hâte. Tandis que Gustave allait dans sa chambre se déshabiller, elle fit sa toilette pour la nuit dans un petit cabinet meublé d’un lavabo en acajou, à dessus de marbre, avec réservoir, robinet « col-de-cygne » et cuvette basculante. C’était primitif, ingénieux – pittoresque en somme. La Vernière, dans son extravagance qui côtoyait tantôt le monstrueux, tantôt la drôlerie, avait de quoi ravir un poète surréaliste. Amusée mais transie – que serait-ce en plein hiver ! –, elle courut à la cheminée. À travers sa chemise, les braises la pénétrèrent d’un rayonnement à peine plus ardent que l’espèce de fièvre perpétuelle dont brûlaient les paumes de Gustave. Étonnante, cette chaleur aux mains d’un homme si froid, aux genoux glacés ! Étonnante et douce.

Qu’attendait-il pour venir !... Elle se glissa entre les draps dont la fraîcheur la mordit de frissons. Qu’il était lent ! Rien ne l’empêcherait de plier ses habits avec un soin méticuleux. Elle l’entendait se mouvoir pesamment, à côté. Au-dessus d’elle, dans le haut énigmatique de la maison, il y avait des espèces de galopades, des bruits roulants, des chocs, des soupirs. La

pluie de nouveau criblait les fenêtres sans volets. Et ce vent éternel!... Une bouffée rageuse arracha quelque chose qui tomba dans la cour en une chute effritée, déclenchant les abois des chiens. Leurs hurlements lents et rauques faisaient imaginer la corpulence de ces molosses, leur force terrible. Comme tout ici était sans cesse contradictoire – dans le même instant, prometteur, inquiétant, rassurant, puis aussitôt mystérieusement farouche!

Pendant quelques secondes Hélène revit sa petite chambre de Paris, chaude et illuminée; elle crut entendre encore le sifflement des pneus sur l'asphalte dans l'avenue Hoche si calme, la nuit, mais vivante de ces trajectoires lancées depuis l'Étoile vers le parc Monceau, Saint-Augustin, la Madeleine... Elle rouvrit les yeux, ressentit de nouveau la morsure au cœur de l'angoisse, un sentiment d'irréparable erreur la traversa. Mais son mari arrivait enfin, s'allongeait près d'elle, l'enlaçait. Entre ces bras puissants et cette poitrine, elle avait fait son nid et elle s'y croyait hors d'atteinte de tout ce qui n'était pas joie, exaltation de la vie.



## II

Le seul château qui eût jamais existé sur le territoire de Saint-Rémy avait été celui des vicomtes de Saint-Rémy même. Ils eurent, au XVI<sup>e</sup> siècle, le tort d’embrasser le parti des Guise et de recevoir une garnison ligueuse ; la commune trouva là une excellente occasion de se débarrasser de ses seigneurs. En 1589 elle appela le duc d’Épernon, commandant pour le roi ; soutenue par ses troupes, la milice communale donna l’assaut au château : il fut pris, pillé et démantelé. Seuls subsistent encore les restes du donjon qui domine le bourg comme une énorme cheminée noire et rongée.

Au temps de la vicomté, la Vernière était une tenure roturière : manse mouvant du fief de Saint-Rémy. Celui-ci confisqué par le roi après la défaite des vicomtes, le « laboureur » qui tenait la ferme à bail – il n’avait pas été tellement « foulé » par ses seigneurs qu’il n’eût su mettre des écus de côté – racheta le cens à la Couronne et devint franc-tenancier, c’est-à-dire, en langage moderne, propriétaire. Il s’appelait Dupin. Pour se distinguer d’autres porteurs du même patronyme, il adjoignit au sien le nom de sa terre, selon l’usage courant à cette époque.

Telle était la souche des Dupin de la Vernière. Aucun d’entre eux ne fut jamais noble homme – ni chevalier, soit banneret soit seulement à pennon, ni même simple écuyer. Mais, en 1696, lorsque Louis XIV à court d’argent imagina

de vendre à tous ses sujets le droit de posséder des armoiries, les propriétaires de la Vernière s'empressèrent de s'en faire dessiner par un peintre de Clermont ; moyennant le paiement de la taxe, ils furent inscrits à l'Armorial Général avec tant d'autres villageois, boutiquiers, robins ou apothicaires. Ils portaient *d'argent au pin de sinople tracé de sable issant d'une terrasse de même*, qui n'est pas blason mais écu bourgeois, sans pièces honorables et surtout sans timbre, car pour timbrer il fallait faire preuve de titre.

À l'origine, la Vernière n'était donc qu'une vulgaire ferme devenue, lors des troubles du XVI<sup>e</sup> siècle et du XVII<sup>e</sup>, ce que l'on appelait une « maison forte ». Encore que ses défenses plutôt rustiques n'eussent pas tenu un instant devant du canon, elles suffisaient à mettre à l'abri des coureurs les personnes, le bétail et les récoltes engrangées. Souvent les Dupin avaient dû s'y retrancher, au cours de ces siècles aventureux, pour faire le coup de feu contre des partis de huguenots, de catholiques, de ligueurs, voire de fourrageurs des troupes royales – aux uns aussi bien qu'aux autres le butin était bon.

Ces rudes époques passées, la Vernière prit un aspect plus pacifique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mur du fond, abattu, laissa s'étendre au-dehors les bâtiments d'exploitation ; ils se séparèrent ainsi de la demeure proprement dite où avaient jusqu'à ce moment vécu en commun maîtres et valets. Une aile en retrait fut construite à la suite des étables, pour loger des métayers. La maison devint alors « le château » ; on plaqua sur le côté opposé à la cour une petite façade dans le style noble du temps, précédée d'une terrasse à balustres. (C'était de cette seule partie que Gustave avait montré de vieilles photos faites par son père.) Façade et terrasse, au moment de leur création, donnaient sur une prairie en pente au fond de laquelle coulait le torrentueux Airain.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la prairie fut métamorphosée en parc à



l'anglaise par un Dupin qui barra le ruisseau pour installer sur ses bords une fabrique de ces premiers papiers de bois dont certaines éditions romantiques nous conservent les tristes spécimens entièrement brunis. Le fils de l'industriel « châte-lain » substitua à cette fabrication celle du classique papier d'Auvergne, s'y fit une réputation et gagna pas mal d'argent. Mais ses descendants n'ayant apporté aucune amélioration à des procédés artisanaux dépassés, la fabrique était déjà entrée en léthargie lorsque l'arrière-petit-fils de son fondateur mourut, après des années de maladie, en 1922, laissant une veuve et deux garçons – dont l'aîné venait d'épouser à Paris la cousine et filleule de M. et Mme Olivier.



La jeune femme n'en avait pas fini avec les surprises. Au lendemain de son arrivée, en s'éveillant dans le jour blafard, elle fut suffoquée d'apercevoir au milieu de sa chambre un énorme paysan penché sur les bagages ouverts que son mari ne lui avait pas laissé le temps de vider. L'homme fouillait une valise. À l'exclamation poussée par Hélène il se retourna : elle le reconnut avec stupeur. Reposant la parure qu'il tenait dans ses grosses mains, il s'approcha en disant :

– Bonjour.

C'était bien Gustave. Mais dans quel accoutrement ! Il portait de gros souliers boueux, un pantalon informe aux jambes en tuyau. D'où sortait-il cette espèce de paletot-sac, boutonné jusqu'au cou et s'y terminant par un rabat tout rond ? L'étoffe verdoyait, la coupe remontait au moins au printemps de la III<sup>e</sup> République. Dans l'ouverture, en guise de col : un mouchoir à carreaux. Enfin, à son sommet Gustave se terminait bizarrement par quelque chose de cabossé et d'incolore qui, à tout bien considérer, avait dû être, cinquante ans plus tôt, un chapeau élégant.

– Que faites-vous dans ce costume ? s'écria Hélène. Je ne vous reconnaissais pas !

– Je viens de la fabrique.

– Vous n'allez pas garder ces habits !

– Pourquoi ? Ici, on en met de vieux. Le « déjeuner » est servi en bas, ajouta-t-il.

Elle le regardait, incrédule, gênée d'avoir à se lever devant cet homme en qui elle ne retrouvait pas son mari. C'était comme si elle eût dû se montrer dans sa chemise transparente à l'un de ces clochards que l'on aperçoit sur les quais ou aca-gnardés à la chaleur, l'hiver, sur un banc du métro. Toute sa peau se rétractait. Il avança son visage, elle eut peine à ne pas reculer le sien, et ferma les yeux. Ses lèvres reconnurent les lèvres épaisses, bonnes ; mais quelle affreuse odeur de vieilles nippes, de chien mouillé ! Elle sauta du lit pour la fuir, pour se soustraire aux mains qui cherchaient son corps entre les draps ; ces mains qu'elle aimait sentir sur elle, d'habitude, lui semblaient ce matin étrangères et lui répugnaient. Elle s'habilla hâtivement, le dos tourné à Gustave. Il ne la quitta pas des yeux.

– Écoutez, dit-elle en fermant sa robe de chambre sur sa combinaison, ne pourriez-vous pas porter, même ici, un costume un peu plus seyant ?

– Pourquoi ?

Autant qu'il pût le paraître, il semblait étonné. Hélène sourit.

– Seriez-vous content de me voir vêtue en mendicante, avec des guenilles qui sentiraient mauvais ?

– Non.

– Moi non plus, je n'ai aucun plaisir à vous regarder en ce moment.

– Je ne porte pas de guenilles.

Cette fois, elle se mit à rire.

– Gustave, vous êtes d'une candeur vraiment miraculeuse !

J'admire votre mépris des contingences ; tout de même si vous m'étiez apparu pour la première fois dans un pareil costume, vous m'auriez mise en fuite, je vous assure.

– Bon, dit-il, enregistrant d'un signe de tête cette déclaration – puis il reprit tranquillement : Si nous n'allons pas déjeuner, ce sera froid.

En les entendant descendre, Mme Dupin sortit de son petit salon. Elle aussi avait changé : plus de chaîne d'or, de robe ajustée ; elle s'ensevelissait tout entière sous un immense châle croisé sur la poitrine, d'où sortaient seules ses belles mains. Dans cette chape noire qui effaçait son corps, sous sa couronne de cheveux neigeux elle prenait une majesté plus sévère, quasi claustrale, tempérée un peu par son sourire ; mais ce charme de femme, si sensible en elle hier encore, aussi strictes que fussent alors sa robe et sa parure, paraissait maintenant hors d'atteinte : presque entièrement désincarnée, elle n'était plus qu'une abstraction noire et blanche, à peine vivante. Hélène, paralysée de respect, inclinait bien plus à lui baiser la main qu'à l'embrasser. Quand sa belle-mère, tout naturellement, l'attira et l'embrassa en lui demandant si elle avait bien dormi, elle faillit répondre : oui, madame.

Seul Antoine restait identique à lui-même dans sa glaçante laideur. Au lieu de la veste qui l'endimanchait il en portait une vieille, en tricot, ouverte sur une chemise sans col ; mais, au fond de la salle à peine mieux éclairée à travers ses vitraux par la lumière du jour livide, son visage continuait à flotter, plus blême encore. Toujours feutré, toujours indéterminable – présent bien qu'on ne l'entendit pas, tout proche quand on le croyait loin –, il servit le petit déjeuner, non plus dans de l'argent mais dans des écuelles en faïence quelque peu ébréchées. Puis Gustave recoiffa son informe chapeau – il l'avait posé près de lui sur la table –, dit : « Je m'en vais », et sortit sans plus d'explications.

Hélène pensa qu'il retournait à l'usine : cette « fabrique » dont elle ne savait rien sinon que l'on y faisait du papier.

En réalité, comme elle le découvrit bientôt, Gustave s'en souciait peu ; laissant à un vieux contremaître – le père Girodias – la direction du travail devenu simple routine, il se bornait à lui transmettre les commandes de quelques clients obstinés, à rédiger les factures et à tenir une comptabilité qui ne lui donnait guère de besogne. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa chambre, devant le grand bureau-secrétaire où il vérifiait vaguement les comptes de la propriété, réglait les affaires expirantes de la fabrique, ne s'occupant d'une façon vraiment active que de ses timbres. À eux, tous ses soins ; il étudiait des catalogues, lisait minutieusement les journaux philatéliques, prenant des notes, combinant ventes et achats, toujours à l'affût des émissions et des occasions. Son véritable travail consistait à entretenir une énorme correspondance avec des marchands, des revendeurs, des amateurs qui échangeaient leurs « doubles ».

C'est ainsi qu'il était entré en relation avec M. Olivier et, l'allant voir à Paris pour terminer une négociation particulièrement délicate au sujet d'un assez rare Djibouti 25 centimes surchargé 10, il avait fait la connaissance d'Hélène en déjeunant chez les Olivier.

Il jouissait d'une certaine notoriété dans le monde de la philatélie. Bien qu'il ne fit rien pour se mettre en avant, par ses achats, ses ventes, ses échanges on connaissait la qualité de sa collection. Elle provenait de son grand-père maternel, et comptait parmi les plus importantes. En un temps où l'on recherchait encore peu les timbres, le père de Mme Dupin avait eu l'intelligence d'accumuler les doubles, préparant ainsi à ses héritiers le meilleur moyen d'enrichir ses albums. Gustave s'y appliquait depuis plus de vingt ans avec une constance inlassable. Il ne se relâchait guère de cette occupation que pour aller à la chasse avec Antoine, le père Girodias

ou les métayers. Ces gens frustes paraissaient lui fournir sa compagnie préférée.

Sa demeure ne semblait pas l'intéresser plus que la fabrique. La Vernière – cela aussi Hélène ne tarda pas à le découvrir –, c'était le temple du délabrement. Tout y respirait, avec la décrépitude, le pire abandon. Les tapis – quand il en restait encore – montraient la corde; les tentures, des accrocs; les murs nus, des dartres de salpêtre. Hormis dans la chambre que l'on avait refaite pour elle, les planchers, à l'étage, étaient ternes et poudreux; les plafonds, moisis par l'eau de pluie; les capitons des sièges, usés. Les portes, les fenêtres fermaient mal. Ce que l'on pouvait apercevoir du parc à travers la brume et la pluie n'était plus qu'un désordre d'herbes, de broussailles, d'arbres vulgaires dont l'enchevêtrement étouffait de vieilles essences rares.

Aux étonnements d'Hélène, Gustave répondait avec fatalisme :

– Les ouvriers coûtent trop cher aujourd'hui et personne ne peut plus payer des domestiques.

Avec Antoine, vrai maître Jacques, il n'existait à la Vernière qu'une bonne à tout faire : Anna la boîteuse. Une fois par semaine, une fille des métayers venait l'aider. À elles deux, elles changeaient de place la poussière.

Hélène ne concevait pas comment sa belle-mère, si nette, d'apparence si ferme, pouvait admettre que sa maison tombât en un tel délaissement; mais de même que Gustave se confinait dans sa chambre, Mme Dupin, cloîtrée – réfugiée, eût-on dit – dans son petit salon, se retranchait dans une espèce d'abstention. Limitant ses soins à cette pièce où elle maintenait l'ordre, la propreté, la vie, elle n'en sortait guère; entre sa retraite et la tanière d'ours de son fils s'étendaient comme un no man's land des espaces abandonnés à la corrosion des déserts.

Il semblait que ces murs, ces meubles, l'escalier blanchi

par l'usure, ces greniers – dont certains étaient extraordinairement vides dans leur immensité de cathédrale, jonchés d'ardoises rompues et encore hantés par la tenace odeur du grain, d'autres remplis jusqu'à la charpente de caisses, de malles, des laisses de toutes les générations – ne fussent à personne et n'appartinssent qu'aux rats que l'on entendait, la nuit, y mener de véritables chasses à courre, aux araignées, aux chauves-souris : rangées de poires noirâtres suspendues aux chevrons. Ils formaient pourtant le patrimoine commun des Dupin, et Gustave et sa mère qui se ressemblaient tant étaient bien tous deux, présomait Hélène, des Dupin. Le fait que Gustave fût à présent le maître de la Vernière justifiait mal le détachement de sa mère. Encore ce mot demeurait-il trop faible : elle paraissait en proie à une espèce de pétrification dont elle était sortie afin d'accueillir affectueusement Hélène ; mais cet effort ne l'en avait tirée que pour un temps : elle retournait jour après jour à l'impénétrable – et, semblait-il, profondément paisible – solitude où, dès le premier soir, dans le petit salon, sa belle-fille l'avait vue s'éloigner.

Hélène ne comprenait pas, ne parvenait à établir aucun contact avec ce milieu inconcevable, n'y pouvait croire : elle vivait un rêve dont elle allait s'évader tout à coup pour se retrouver elle-même en retrouvant Gustave tel qu'elle l'avait vu jusqu'à la fin de leur voyage de noces – tel qu'il était encore, au fond, car sa grotesque métamorphose se limitait certainement à son apparence. Sa bonne volonté restait intacte ; il l'avait montré, à la suite des remarques au sujet de son costume, en échangeant ce chapeau ridicule contre un autre, fatigué mais acceptable. Au lieu du paletot-sac, il portait maintenant une vieille veste de chasse en velours à côtes. Hélène lui savait gré de cet effort ; si le résultat en restait quelque peu dérisoire, du moins prouvait-il la patience de Gustave, son indulgence aux caprices de sa femme, son désir de lui plaire. C'était évident. Encore que cette vulgarité

d'aspect... Certains regards, des gestes même, auraient pu faire croire qu'elle fût l'indice d'une trivialité plus... Hélène n'aimait pas se rappeler la façon dont son mari tripotait une parure de nylon, le matin où il fouillait ses valises. Et elle avait encore moins aimé, le lendemain exactement, ce regard glissé vers elle alors qu'elle montait aux greniers. Non : pas glissé ! Il ne recelait rien de sournois. Au contraire. Et après tout Gustave ne l'incitait nullement à passer la première ! C'est elle qui voulait visiter la maison, elle qui, impatiente de connaître ces espaces mystérieux et sonores, s'était élancée sitôt l'échelle disposée par Gustave. En se retournant pour lui demander comment s'ouvrait la trappe, elle avait soudain rougi. Non, il ne la regardait pas sournoisement, mais avec la paisible assurance de celui qui contemple, sans se gêner, ce dont il est maître. Il ne se cachait pas, il ne détournait pas ses yeux simplement attentifs, comme toujours. Pour elle justement c'était cynique cette tranquillité, cette absence de pudeur. Un galant homme eût dû refuser ce spectacle qu'elle n'avait pas voulu donner, et elle était humiliée que quelqu'un, fût-ce son mari, en profitât de la sorte. L'amour lui semblait lié par essence au respect réciproque, à la dignité ; le plaisir était pour elle une chose pure et secrète. Jusqu'à présent le comportement de Gustave répondait à cette conception et même la confirmait. Pourquoi changeait-il depuis leur arrivée?... Mais changeait-il ? Ne se faisait-elle pas des montagnes d'un rien?... Elle devenait susceptible, soupçonneuse, incertaine.

Ah ! c'est que tout ici était vraiment trop difficile à concevoir : non seulement la maison délabrée, l'existence entre ces murs, ce beau-frère énigmatique et absent – dont néanmoins la présence planait furtivement dans certains silences, dans une phrase de sa mère, soudain interrompue ou détournée, dans quelques mots trop vite dits d'un ton trop léger ou chargé de secrètes résonances –, non seulement aussi l'inquiétant Antoine que l'on rencontrait parfois errant comme une

ombre lourde et sans yeux dans la pénombre des couloirs, et Anna aux pupilles de serpent, aux lèvres serrées, volubile et certainement fausse, mais encore cette irréelle contrée de hauteurs englouties. Le vent fou, tantôt furieux, tantôt modulant ses soupirs, ne cessait de s'enrouler autour de la Vernière, ni l'eau de l'investir : une poudre d'eau, une fumée glaciale que l'on respirait à pleines narines si l'on mettait le nez dehors. Elle se condensait sur les vitres, les sillonnant d'un ruissellement lent comme une chute de larmes. Derrière, tout restait gris, bouché, éteint dans un jour de plomb – triste, ah, combien triste ! Pas une couleur, pas de ciel, pas de vue ; rien que cette opacité où l'on apercevait en traits noirs l'agitation des branches.

Il n'existait de certitude pour Hélène que dans la nuit. Dans les ténèbres elle reconnaissait son mari avec l'ivresse de donner et de recevoir que ce corps d'homme lui avait révélée. Les surprises, les réticences disparaissaient dans la douce brutalité de leur accord ; elle y trouvait naïvement l'évidence d'une fatalité, la confirmation de son consentement. Mais Gustave la laissant endormie regagnait son lit, sa solitude que la vie conjugale ne rompait point ; sa femme, au réveil, tombait de nouveau dans cette inconsistance où toute chose ici et l'existence même semblaient se noyer, se dissoudre...

Puis, un matin, elle ouvrit les yeux dans un éclaboussement de soleil. Il transperçait les carreaux épais, frappait la glace dont la vieille dorure prenait un ton de feuille rousse, rejaillissait par toute la chambre en éclats multicolores. Et Gustave – le vrai Gustave, presque élégant dans son « beau costume » de serge –, penché sur sa femme, la regardait s'éveiller. Éblouie par cette lumière qu'elle n'espérait plus, elle battait des paupières, quand elle l'entendit déclarer gravement :

– Plus je vous vois, plus vous me plaisez – il se redressa aussitôt en poussant une espèce de soupir puis ajouta : Il faut vous lever, on va à la messe.



C'était dimanche. Tout le monde sauf Antoine s'embarqua dans la voiture ; on descendit lentement vers Saint-Rémy. Le beau temps semblait incroyable. Des nuages légers paressaient dans le ciel couleur de lin, les chênes de l'allée dessinaient finement sur cette clarté leurs branches encore garnies de feuilles – mortes, racornies mais tenaces.

Quand on déboucha sur la route, Hélène fut une fois de plus suffoquée, mais ce fut par la pureté, la splendeur du paysage déroulé sous ses yeux jusqu'au plus lointain horizon : une mer immobile, une immensité verdissante et bleue, avec des traits plus pâles de pastel dans les creux où s'effilocheaient des brumes vaporeuses. Une houle de sapins refluit sur les pentes, coupée çà et là par le vert tout neuf des pâtures et les carrés bruns des champs encore nus. À mesure que les bois descendaient, leur toison éclaircie où les frênes, les hêtres, les ormes succédaient aux sombres arbres des hauteurs devenait blonde du foisonnement des bourgeons prêts à éclore. Enfin, dans la plaine, les bouleaux en rideaux, en masses, empanachaient comme de fumées rousses et transparentes les routes, les villages, un cours d'eau largement miroitant dont on perdait et retrouvait les courbes entre les articulations des collines qui remontaient insensiblement jusqu'à l'extrême portée de la vue, vers des montagnes couronnées en plein ciel par les dernières neiges de l'hiver.

Cette ouverture infinie sur l'espace, après tant de jours bouchés, donnait à Hélène une sorte de vertige joyeux. Elle respirait, soudain ivre. Nulle tristesse ne pouvait résister au choc d'une pareille magnificence, grandiose et pourtant à la mesure de l'âme, simple et même intime à cause de la minutie, de la vérité bouleversante des détails. Ils ne se noyaient pas dans l'immensité des formes et des couleurs mais y prenaient au contraire leur importance propre, pour ainsi dire toute leur personnalité. Chaque brin d'herbe reverdissant au bord de la route, nettement détaché dans la clarté encore

oblique, apparaissait si présent, si confirmé, que l'on sentait avec une irrésistible et exaltante évidence que tout ce cirque majestueux était fait de la réalité de ce brin d'herbe, de sa puissante existence et de sa fragilité. De même cette branche sortant d'une haie avec les pointes de velours de ses bourgeons, cette fumée d'un train, très blanche là-bas dans la plaine, ces villages épars dont la vérité si exactement affirmée dans la lumière comblait le cœur.

Le plus proche était Saint-Rémy. On le voyait de profil en quelque sorte, accroché à un ressaut des pentes. Il approchait, se tournant un peu, s'ouvrant sur deux maisons neuves que joignait par-dessus la route l'arcade d'un ormeau. Dans la clarté du jour, le bourg perdait son fantastique; il n'était plus que pittoresque. Des constructions plus modernes, quelques devantures en faux marbre surprenaient mais rassuraient: elles ramenaient au présent, formant un pont prosaïque entre l'histoire et l'actualité.

Gustave gara la voiture sous les ormes de la place, nus encore. L'église était une petite basilique romane au clocher d'ardoises surajouté. Sous sa voûte basse il faisait sombre malgré le feu d'artifice du soleil dans les vitraux. Mme Dupin, guidant sa belle-fille par le bras, l'arrêta devant une rangée dont les chaises portaient le nom et le blason de la famille gravés sur des plaques de cuivre.

Hélène s'agenouilla, se livra à ses pensées. Depuis longtemps elle ne « croyait » plus; elle restait chrétienne non par foi ou par paresse mais par élection: le catholicisme lui fournissait une éthique de noblesse humaine, de charité, une discipline individuelle et sociale. Elle ne suivit donc pas l'office – pour elle, simple moyen mécanique de recueillement, d'élévation. Le visage dans ses mains, les yeux fermés, baignée par la rumeur mélodieuse de l'harmonium et des chants, elle s'efforça de mettre son âme en ordre.

C'était possible aujourd'hui, dans l'illumination de cette

matinée. Tout s'éclairait, et d'abord l'évidence suivante : si elle était arrivée par un jour comme celui-ci, son premier contact avec la Vernière n'eût point provoqué en elle l'effroi qui l'avait laissée ensuite durablement crispée. Déjà, elle venait ici mal disposée par son inquiétude au sujet de son beau-frère, nerveuse, défiante. Dans cet état, un temps qui eût réussi à rendre lugubres les Champs-Élysées eux-mêmes devait lui faire paraître absolument sinistre ce pays dont elle découvrait, ce matin seulement, la grandeur. Elle pouvait concevoir à présent que Gustave y fût attaché – sans doute tirait-il son calme de cette terre majestueuse et pure. Mais sous le ciel de cauchemar où elle avait vu se silhouetter sombrement la Vernière, le sentiment d'engloutissement universel dans la brume et la pluie, qu'elle éprouvait alors, allait lui rendre presque insoutenables les surprises de la maison.

Évidemment, cette maison était déroutante. Elle ne manquait pas de charme néanmoins ni de ressources. Pour peu que l'on voulût s'en donner la peine, on eût pu en faire une demeure agréable, pleine de caractère. Pourquoi, après que des générations l'eurent régulièrement rajeunie, était-elle tombée enfin à ce degré d'abandon?... Peut-être à cause de la simplicité même de Gustave. Hélène se rendait compte maintenant que, elle exceptée, ses timbres seuls comptaient pour lui. Il ne se souciait sans doute pas plus de son logis que de la façon dont il s'habillait ou de sa nourriture. Cependant sa mère eût dû le suppléer!... Mais on pouvait penser que le veuvage de Mme Dupin avait probablement brisé le ressort de sa vie : son mari mort, elle continuait d'exister d'une façon uniquement végétative – retirée parmi ses souvenirs ; c'était à eux qu'elle retournait quand, après ses affectueuses gentillesses, son visage prenait cet air d'absence.

« J'aurais dû imaginer tout cela plus tôt », songeait Hélène. Ces conclusions lui paraissaient simples ; si elle n'avait pas compris tout de suite, c'était sans doute, pensait-elle, parce